



Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

50 | 2004

**Variation sémantique et syntaxique des unités
lexicales : étude de six verbes français**

Présentation

Rémi Camus et Sarah de Vogüé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/128>
ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004
Pagination : 7-13
ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Rémi Camus et Sarah de Vogüé, « Présentation », *Linx* [En ligne], 50 | 2004, mis en ligne le 26 janvier 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/128>

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Présentation

Rémi Camus, Sarah de Vogüé

Voici le cahier des charges que chacune des six études¹ qu'on va lire tente de satisfaire :

– exhiber ce qui fait de chacun des verbes étudiés une unité singulière, irréductible à quelque catégorie dont il est réputé participer : *commencer* en tant qu'il excède l'inchoation, *paraître*, *toucher* et *sentir* en tant qu'ils ne se dissolvent pas dans quelque catégorie des verbes de perception ; irréductible aussi aux propriétés phénoménales d'une dénotation canonique, laquelle s'avère toujours conditionnée par telle ou telle mise en syntagme : *tourner autour* et le mouvement de rotation, *filer de la laine* et la production de cet artefact qu'on appelle un « fil de laine » ; irréductible enfin – et de façon avérée pour au moins deux d'entre eux – à leur statut morphologique de verbe : on verra que *filer* et *fil* sont à cet égard indistincts, et que la séparation entre *sens* et *sentir* ressortit probablement à un différentiel généralisable.

– pour ce faire, commencer par débusquer cette singularité au travers de l'étude des séquences intégrant l'unité, étude menée tant sous l'angle des contraintes distributionnelles que sous celui des contextualisations possibles ou effectives de la séquence intégrante, et ce sans exclusive ; en particulier, ne pas reléguer tel ou tel emploi au purgatoire des idiotismes sous le prétexte (fallacieux) que l'idiosyncrasie serait, par définition, hors grammaire. En second lieu, plutôt que de procéder à l'étalement ou à l'émondage progressif des propriétés saillantes mises en évidence localement, faire apparaître aussi dramatiquement que possible les points de rupture : ce qui fait qu'il n'y a pas un *toucher* ou un *commencer*, mais plusieurs, en nombre sans doute très important mais fini (ne serait-ce que parce que cette variation donne lieu à des descriptions lexicographiques plus ou moins étoffées).

¹ Ces études ont été élaborées dans le cadre d'un atelier qui s'est tenu régulièrement en 2002-2003 au sein du Laboratoire de Linguistique Formelle (UMR 7110, université Paris 7). Outre les contributeurs du présent volume, ont participé à cet atelier Madona Sakhokia (*compter*) et Pierre Péroz (*battre*). L'article de P. Péroz est annoncé dans une prochaine livraison de *LINX*.

Enfin, ayant décrit les conditions de cette variation, en donner les paramètres fondamentaux.

– articuler les paramètres mis en évidence en une formulation synthétique donnant à voir ce qui fait l'identité du mot, et que l'on décrit comme sa « forme schématique ». Celle-ci, qui prétend moins circonscrire l'unité² qu'être ce qui doit permettre d'appréhender au mieux sa variation, intègre dans un schéma les entités, variables, du contexte ou du co-texte que l'unité requiert ou engendre ; la formulation cherchée contient dès lors des lettres désignant les entités mobilisées, et des formulations verbales des relations qui réunissent ces entités.

– revenir à la variation déployée, pour mesurer la façon dont la forme schématique en rend compte, et pour expliciter aussi précisément que possible la façon dont la diversification s'opère ; éventuellement aussi pour mesurer ce qui de cette diversification peut être ramené à des principes généraux de variation, que ces principes soient déjà connus ou découverts à l'occasion de cette étude particulière.

Ce cahier des charges ne définit pas un format : chaque article tente de le remplir à sa manière, laquelle est elle-même en partie dictée par les options théoriques de l'auteur (ou ses prudences, ou ses soucis, ou ses bravoures), en partie par les caractéristiques de l'unité étudiée. Le geste même qui consiste à désintriquer l'unité étudiée des catégories (grammaticales ou ontologiques) et des syntagmes, a des conséquences éminemment variables suivant les cas. Les stratégies descriptives sont donc vouées à l'hétérogénéité.

Il n'en demeure pas moins que ces études s'inscrivent dans un même programme de recherche, dont l'objet est d'étudier l'identité lexicale et les modalités de construction de la référence des énoncés. Ce programme s'inscrit dans un cadre théorique précis : celui que définit la Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE) depuis la fin des années 60 autour des travaux d'Antoine Culioli. Cette théorie, qui est à la fois largement formalisée et jamais vraiment stabilisée, est sans doute difficile à aborder. Mais chacune des études regroupées ici a essayé autant que faire se peut d'être accessible sans connaissance préalable de la

² A noter que la démarche d'analyse ne se plie pas aux principes de la linguistique structurale : les unités ne sont pas étudiées dans leur différence avec des unités concurrentes au sein d'un même paradigme. D'ailleurs, l'idée même que les paradigmes soient fondés sur des différences dans le domaine lexical a été remise en cause dès le *Cours de linguistique générale* : seules les relations associatives caractérisant des unités grammaticales comme les désinences casuelles sont fondées sur des différences ; celles que mobilisent les unités lexicales sont des « constellations » de termes qui ont « quelque chose de commun entre eux » et « dont la somme est indéfinie » (p. 173-174, éd. Payot & Rivages, 1995). Les mots qu'on étudie sont donc pris non pas dans des classes paradigmatiques, mais dans des constellations paradigmatiques ouvertes. Et aucun ne saurait se réduire à ce qui le différencie des autres. Reste que la forme schématique que l'on reconstitue pour chaque mot prétend dire le mot dans sa singularité, donc dans ce qui le rend incommensurable à tout autre. Pour autant, elle ne dit pas en quoi elle n'est pas celle d'une autre unité : en quoi *commencer* ou *tourner* ne sont pas *entamer*, *vivier* ou même *rougir*. Seules les analyses de ces autres mots pourraient permettre de le dire.

théorie. D'une part en se constituant à chaque fois sur un dialogue avec d'autres cadres théoriques ou d'autres champs de problématiques : on trouvera ainsi dans les pages qui suivent des mises en perspective de la mouvance large qui s'appelle sémantique référentielle, de celle qui se désigne comme sémantique cognitive, de diverses variantes du distributionnalisme, des fondements de la psycho-mécanique de Guillaume, des avancées de la théorie de l'intégration de Benveniste, des pratiques de la lexicographie, des apports des philosophies de la connaissance. D'autre part en reprenant les questions fondatrices de la théorie et en réinterrogeant les concepts de base à l'œuvre dans l'étude des unités lexicales :

- la question de l'identité lexicale bien sûr et le concept de forme schématique ;
- la question des modalités de construction de la référence aussi, et les concepts de quantité (**qnt**) et qualité (**qlt**) définissant trois espèces de référence : discrète (**qnt** et **qlt**), dense (**qnt**), compacte (**qlt**).

Ces concepts s'appellent mutuellement : il s'avère qu'il n'y a de forme schématique que pour autant que les entités qu'elle mobilise sont quantifiables *via* leur inscription dans l'espace ou le temps, et que les relations qui unissent ces entités fondent des propriétés qui peuvent leur être attribuées. On n'en dira pas plus ici parce que chacun des articles s'emploie à redéfinir ces concepts, avec des variantes dans la présentation, voire dans le fond, qui sont constitutives de leurs démarches même. Cela produit un certain brouillage, mais cela fait que les pré-requis exigés par les articles sont minimes, et accessibles pour qui acceptera de circuler d'un article à l'autre.

Les articles restent cependant difficiles parce qu'ils présentent les caractéristiques de ce qui fait à la fois l'aridité et le peu de maniabilité des programmes de recherche que se donne la TOPE :

- souci du détail singulier, développé dans toute sa singularité, mais néanmoins rattaché systématiquement à des problématiques invariantes censées ordonner l'activité de langage dans sa plus grande généralité ;
- recherche de principes explicatifs permettant de rendre compte des faits, ces principes explicatifs étant par nature formels (de nature à permettre un calcul explicatif), mais relevant d'un formalisme qui est conçu comme devant être propre aux langues : celui-ci doit dès lors être entièrement reconstitué (au lieu d'être simplement repris de formalismes existants), et indéfiniment reformaté au long des découvertes empiriques ;
- conception de la valeur interprétative des énoncés comme procédant d'une construction, au travers de l'énoncé, au lieu d'être un donné extralinguistique (ou un construit extralinguistique) que l'énoncé se contenterait d'exprimer.

La première caractéristique explique le vertige des données, et l'acrobatie des extrapolations théoriques. Pourquoi accorder tant d'espace à l'étude de seulement quelques mots si singuliers ? On soutient ici que c'est dans la singularité même de chaque item de langue dans chaque langue, de chaque effet de texte dans chaque texte,

que le langage dans ce qu'il a de plus universel se joue. Par conséquent, la linguistique doit être une linguistique de la singularité avant que d'être recherche de régularités. Parce que de fait les langues sont toutes singulières avant que d'être néanmoins commensurables. Et qu'elles sont toutes formées d'unités et d'effets qui sont singuliers, avant que d'être impliqués dans des régularités ou des invariances.

La seconde caractéristique explique le caractère toujours instable, incertain, et seulement partiellement formel des élaborations et des notions : même les hypothèses les plus rebattues de la théorie sont à repenser, à réélaborer. Le fait est qu'on ne sait pas encore ce qu'est une forme schématique, qu'on fait l'hypothèse de différents principes de variation relatifs en particulier au caractère plus ou moins qualitatif et plus ou moins quantitatif de la référence, mais qu'on ne sait pas la forme exacte qui doit être donnée à ces principes. Dès lors, chaque étude particulière est l'occasion de les redéfinir, d'une façon qui peut être à chaque fois nouvelle

La troisième caractéristique implique une opposition nette à toute tentative de réduire les langues à l'expression d'une pensée indépendamment constituée. Il n'y a pas de sémantique hors la langue. Et l'étude du sens ne peut se faire qu'à partir de l'analyse des énoncés, de leurs propriétés formelles et des modalités de constitution de leur interprétation. Les langues ne se contentent pas d'exprimer une pensée préalablement constituée, elles ordonnent leurs propres conceptualisations. Il n'empêche que ce faisant elles manifestent un savoir sur le monde qui ne laisse pas d'être fin, complexe et informé de ce qui fait sa complexité.

De fait, dans les six études qui suivent, on ne trouve pas seulement l'analyse du fonctionnement, des valeurs, et de la variation de six unités verbales du français. On trouve aussi des propositions sur le fonctionnement général du langage, des avancées dans la constitution des hypothèses formelles de la théorie, et aussi des découvertes relatives au savoir sur le monde qui se manifeste dans chacune de ces six unités.

Si l'étude du verbe *paraître* est centrée sur ce qui fait la singularité de ce terme, c'est qu'elle est l'occasion de remettre en question la pertinence linguistique du morcellement en champs notionnels caractérisant la sémantique cognitive : pour rendre compte de *paraître*, il serait pour le moins hasardeux – et coûteux ! – de chercher quelque connexion secrète entre ces points de vue hétérogènes que sont la phénoménologie de la perception, la logique épistémique (*cela me paraît bon*) et la pragmatique interdiscursive (*il paraît que*). François Thuillier choisit de se situer en amont de ces domaines où le sens est, comme il l'écrit, « déjà constitué ». Il s'agit bien, en définitive, de perceptions, de jugements et d'autrui, mais tels que *paraître* les met en forme, c'est-à-dire jamais obviés, donnés au travers de scènes, simulacres, faux-semblants, échos.

Dans son analyse des emplois intransitifs de *tourner*, Danielle Leeman repose la question des constructions grammaticales dont participe une unité lexicale. Ou bien ces constructions sont constitutives de son identité (thèse de Harris et sa postérité : « le lexique intègre ses constructions ») ; ou bien les constructions ressortissent à un domaine autonome, la syntaxe. Envisager ce dilemme sous l'angle d'un lexème, c'est

accepter le risque que la réponse puisse représenter non pas une option théorique *a priori* qu'on aurait pour mission d'appliquer coûte que coûte, mais un enjeu empirique remis en question d'un lexème à l'autre et d'une construction à l'autre. Entre *La terre tourne* (*autour du soleil / sur elle-même*) et *Le manège / la chance / le lait tourne* s'observe d'une part la mise en place co-textuelle des mêmes ingrédients (ce qui tourne, le fait qu'il tourne et à quel égard il tourne) et, d'autre part, des modes de donation radicalement différents de ces ingrédients au sein de configurations syntaxiques plus ou moins détachables.

Toucher stimule une réflexion sur la prolifération bourgeonnante d'une forme, puisque c'est l'ensemble des avatars de l'étymon onomatopéique *toc* qui, à un titre ou un autre, s'invitent tout naturellement dans la danse : *toucher/touche* et dérivés, mais aussi le *contact*, l'*intangible* et la *contingence* qui servent à dire la forme schématique (et *tango* et *toccata* qui exhiberaient des hypostases du *toucher*?) A quoi s'ajoutent tous ces synonymes locaux – *affecter*, *effleurer*, *heurter*... – que les dictionnaires définissent au moyen de *toucher*, promu au statut de méta-verbe. La forme schématique n'a pas la vocation exorbitante de réduire à l'unité cette profusion, mais elle doit au minimum enregistrer l'indétermination qui la sous-tend, laquelle à son tour offre un terrain favorable à des investissements subjectifs contrastés : Daniel Lebaud propose ici en particulier une étude fine des conditions d'apparition des interprétations bénéfactives et détractives, en interaction avec les schémas syntaxiques transitifs et intransitifs.

L'étude de *commencer* prend appui sur une caractéristique apparemment récurrente des formes schématiques : séparant le quantitatif et le qualitatif, elles manifestent une ambivalence qui est paradoxale par essence. Le recours au nominal sert ici de révélateur : à l'univocité calibrée et saturée de sens qu'on attribue volontiers à *commencer* (premier point d'une série), Rémi Camus substitue le paradoxe du *commencement* comme « existence partielle d'un terme ». Ce « vidage » du mot permet de suivre le gré d'une variation qui n'est plus entièrement conditionnée par les déterminations extrinsèques (constructions syntaxiques et entourages lexicaux) ; intervient en effet le dosage modulé du qualitatif et du quantitatif dans la construction de l'existant ainsi mobilisé. Et c'est du point de vue de cette variation que prennent sens les effets de réel engendrés par l'unité : les scénarios qu'elle est susceptible de mettre en branle (*commencer un livre : le lire, l'écrire...*), son éventuelle efficacité sur le monde (performativité).

D'un article à l'autre s'observe la part croissante qu'accordent ces études de verbes aux noms correspondants ; ainsi Jean-Jacques Franckel commence-t-il par envisager que l'étude de *sentir* puisse être une contribution à la définition du sens, qui ne serait « autre que le sens du mot *sens* » : d'entrée de jeu, l'investigation se présente non seulement comme une analyse de *sentir* et *sens*, mais simultanément comme une réflexion sur les conditions dans lesquelles cette analyse est possible (*sens* est un mot, mais le sens n'est pas l'apanage des mots, et en plus les mots ont *des* sens), sur ses modalités de mise en œuvre et ce qu'elle peut viser, en bref : sur ce qu'est la sémantique linguistique. Au centre du dispositif commun aux lexèmes *sentir* et *sens* se trouve un déclenchement qui attelle l'un à l'autre un terme et sa représentation, entités

par ailleurs disjointes et en soi inaccessibles : les gloses auront donc recours au terme ambivalent *quelque chose*, seul à même de nommer ce que *sentir* dit des entités mobilisées, lesquelles restent fondamentalement hors champ. Or c'est aussi en terme de déclenchement réciproque que se décrit la relation s'établissant entre une entité de langue et ses conditions singulières d'émergence. A la complexification du frayage contextuel dans cette deuxième acception du déclenchement s'ajoute la variation des modalités de construction du déclencheur et du déclenché dans la première acception. De là suit une méthode consistant à décrire les effets contextuels très précis engendrés par la combinatoire élémentaire des lexèmes étudiés (*je sens une table* impose un contexte de cécité et une exploration en mouvement). L'analyse sémantique, bordée par les deux lectures de la relation de déclenchement, peut alors se porter sur ce qui distingue le verbe *sentir* du nom *sens* : cette différence catégorielle est ici inscrite au sein même des formes schématiques, *sens* disant une capacité diversement articulable à une téléonomie. Ici, la variation permet en particulier de rendre compte de trois grandes catégories de sens, qui se disent dans les expressions *le sens de l'olfaction*, *le sens des mots / d'un texte*, et *le sens de la vie*. Ce faisant elle interprète aussi trois grands modes de la connaissance, dont le mot *sens* se trouve par conséquent écrire une forme de théorie.

La césure revendiquée dans le présent volume entre le sens et la désignation s'appuie sur ce qu'Émile Benveniste appelait la fonction intégrative des unités, qui se manifeste dans la façon dont sont constitués les énoncés dans lesquels les unités en question s'intègrent. C'est dans et par cette relation d'intégration que telle unité de langue devient un signe linguistique. A partir d'une unité choisie sciemment parmi les plus singulières et concrètes qui soient, le verbe dénominatif *filer*, Sarah de Vogüé propose une théorie démultipliant cette relation d'intégration sur trois niveaux, celui de la forme schématique, celui du fonctionnement prédicatif, celui de la structure de complémentation du terme : c'est poser la nécessité de complexifier l'approche traditionnelle que l'on peut avoir de la distribution des mots, chaque mot se trouvant ici doté de trois registres de distribution distincts. De manière plus générale, tout son travail consiste à séparer, que ce soit les paramètres en jeu, les strates d'identification, ou les modalités de variation : ainsi faut-il reconstituer derrière *filer*, par paliers successifs, du fil et du filant et du filable et du filé, et puis encore ce qui fait que le fil est un fil, et puis aussi ce qui fait la linéarité et la continuité de ces fils, et puis même ce qui fait que la linéarité est linéarité et que la continuité est continuité ; ainsi faut-il distinguer dans les facteurs de variation ce qui procède de stratégies d'adaptation au co-texte et au contexte, ce qui procède de pondérations variées entre une construction quantitative et une construction qualitative, ce qui procède de la syntaxe et de l'interaction avec d'autres unités ; ainsi faut-il marquer la différence entre les *filer* transitifs, intransitifs ou attributifs ; ainsi faut-il déployer plusieurs façons de combiner *filer* avec les nominaux de son co-texte. Un des résultats de l'analyse est de découvrir que *filer* entretient avec son co-texte des relations particulièrement serrées, procédant pour au moins l'un de ces arguments (le sujet de l'intransitif en particulier) de ce que l'on peut décrire comme une véritable greffe : *filer* se greffe sur *le bas*, ce qui fait que *le bas* dit ce qu'est ici *filer*, ou que *filer* ne fait que redire ce qu'est un *bas* (ce qu'est la vérité du *bas*, fait de fil et voué à filer). Cette greffe d'un verbe sur un nominal serait par ailleurs ce qui permettrait de donner un début d'explication à la concrétude

caractéristique de *filer*, et à la relation forte qui lie ce mot au monde, à des pratiques, à des objets, à des formes manifestes.

La théorie du lexique qui se met ici en place est distincte à la fois de théories donnant les mots comme l'expression ou le reflet d'une pensée autonome, et de théories donnant les mots comme largement ignorants de l'épaisseur conceptuelle que les pensées et les connaissances peuvent indépendamment élaborer. Alain Rey dans une communication récente à Paris X, parle d'un lexique « infirme » par rapport à la densité conceptuelle que les pensées vont lui apporter ; dès lors que l'on prend en compte tout le champ de variation dans lequel chaque mot s'inscrit, il s'avère que le mot est non pas infirme et ignorant de la pensée, mais averti et générateur de pensée. En fait, il en irait des mots comme des choses et des concepts eux-mêmes quand eux aussi « font sens » : ils seraient ce que Jean-Jacques Franckel décrit comme des « Existants-déclencheurs », des « quelque chose » déclencheurs de « quelque chose » pour des sujets : représentation, discours, scénario, pensée, histoire, etc., lesquels ne sont pas circonscrits par le dire mais, pour reprendre le mot de Wittgenstein, « montrés » dans et par le dire, ou plus exactement encore, reconstitués dans et par les autres mots de ce co-texte que le mot déclenche, au travers des effets de la balance qualité *vs* quantité structurant l'activité langagière. Le présent numéro de *LINX*, consacré *a priori* à des verbes, élabore aussi un embryon de théorie des relations entre verbes et noms : entre verbes et noms reliés par un rapport de dérivation d'une part (*commencer* et le *commencement*), entre un verbe et un nominal qui lui sert d'argument, et à travers lequel ce verbe se dit, d'autre part (*commencer* et le *commençant*). Il y aurait sur ces deux questions en germe des avancées importantes : on commencerait à comprendre ce qu'est un verbe, ce qu'est un nom, et comment les uns se lient aux autres. Un peu.